

CÉLÉBRITÉS MÉDICALES

ET

CHIRURGICALES CONTEMPORAINES

PAR

un Docteur inconnu.

A chacun selon ses œuvres.

ORFILA (M. le docteur).

2^e Livraison.

—
PRIX : 50 CENTIMES.
—

Paris,

DESLOGES ÉDITEUR, rue St-André des Arcs, 39.

—
1841

RR
H10.9
• E7
P33
1841
#2
SMPS

ORFILA

(M. le docteur, MATHIEU-JOSEPH).



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/clbritsm00pajo>

ORFILA

(M. le docteur, MATHIEU-JOSEPH).

« On accorde plus volontiers à un homme
« d'être propre à tous les emplois qu'il n'a
« pas, qu'on ne se plaît à le trouver apte à
« ceux qu'il exerce. »

LAROCHEFOUCAULT.

Quand je vois un homme haut et honorablement placé, que cette position haute et honorable, il l'a gagnée seul et par un travail opiniâtre, je me sens disposé à penser que cet homme est d'une grande volonté, d'une belle intelligence ; et malgré ces mots : *Avoir du bonheur*, refrain ordinaire des simples ou des infériorités jalouses, qui ne voient et ne veulent voir que hasard ou bien joué dans de justes récompenses, il me reste, à moi impartial, la certitude que ces grands hommes incompris et inconnus qui cabalent contre les petits hommes illustres et célèbres, sont, ou d'assez pauvres gens, ou des individus que passionne un antagonisme particulier.

Ces réflexions me sont venues parce que je finis d'étudier la vie tout entière de M. Orfila,

et que j'y ai cherché ce que pourraient lui reprocher ses ennemis.

Mais pour s'en créer, ne suffit-il pas, en effet, d'avoir quelque renommée? Si des ennemis n'étaient pas là qui tiennent l'intelligence alerte, le talent en éveil et sur le qui-vive, il y aurait trop de quiétude dans l'homme arrivé, il y aurait oubli des efforts passés, il y aurait reculé. On le sait, toujours prêts à saisir au passage la première erreur qui vous échappera, ils l'enfleront à plaisir, ils la montreront avec triomphe, et si la rue ne leur suffit pas, parce qu'ils ont la taille brève et la voix faible, ils monteront clamer sur les toits.

Pourtant il est une manière d'être un homme du premier ordre et de n'avoir pas d'ennemis.

A cet homme, on pardonnera volontiers d'être supérieur, s'il n'est que cela, c'est-à-dire, à la condition expresse que, uniquement occupé des plus abstraites questions de science, que bienfaiteur de l'humanité, utile à tous, il sera inutile à lui-même; à condition que toujours oublié, la rémunération n'existera jamais pour lui; à condition, enfin, qu'il verra tranquillement distri-

buer aux autres titres et places, se bornant à les avoir gagnés.

Oh ! alors, quand il sera bien constaté qu'il n'a que du mérite, mais qu'en aucun cas il ne se sera permis de faire concurrence aux accapareurs de dignités, alors, son talent, on ne verra plus d'inconvénient à le lui reconnaître, on le prônera, on l'exagérera même, avec cette facilité élogieuse qui fait qu'on loue les morts outre mesure, parce qu'ils ne sauraient faire ombre aux vivans.

Mais, s'il a le sentiment de sa dignité, de sa juste valeur ; si, non content d'avoir la science, il laisse percer la prétention d'acquérir une position belle et fructueuse ; s'il possède assez d'énergie pour faire trou, comme un boulet, dans cette masse compacte qui obstrue les avenues de toute espèce, s'il arrive enfin, il peut être certain qu'on le jalouera, que ce qu'il doit au savoir, on l'attribuera au savoir-faire, et que ceux qui, face à face, n'ont pu l'empêcher d'atteindre au faite qu'ils ambitionnaient, ne se feront pas faute, dans l'occasion, de lui donner un croc-en-jambe pour lui faire perdre l'équilibre.

Dans le nombre des adversaires de M. Orfila, je sais que quelques-uns n'ont pas été arrêtés même par la honte, qu'ils ont eu recours à la calomnie pour lui jeter de ces accusations qu'un honnête homme ne relève pas, et dont le public fait justice. Nul n'ignore ce qu'il en doit penser, et la moralité de celui qu'attaquent d'odieuses imputations n'en est point entachée ; mais il n'est pas moins triste de songer que des hommes de savoir, qui ont tout ce qu'il faut pour être honorables, se salissent jusqu'à publier de misérables pamphlets où la haine perce à chaque ligne, et où l'on voit que l'écrivain s'est fait violence pour dire ce qu'il ne pouvait penser.

On sent qu'ici l'actualité me presse, et que j'ai à me défendre contre ses inspirations ; aussi je ne toucherai pas à des discussions qu'il est bon de laisser refroidir. Je ne veux être le panégyriste de personne, pas plus de M. Orfila que de tout autre ; mais quand la vérité est là qui m'étreint, je coupe le mors et me laisse emporter par elle.

C'est pour cela que je puis affirmer qu'ici en-

core il y a une vie laborieuse et méritante à raconter.

Mathieu-Joseph ORFILA naquit , le 27 avril 1788 , à Mahon , dans l'île Minorque. Ses parens, sans être riches, jouissaient d'une certaine aisance, qu'ils devaient au commerce auquel ils se livraient encore. En 1802, il fallut songer à se faire un état ; il fut décidé en famille que Joseph Orfila entrerait dans la marine. Bientôt après, le jeune homme s'embarqua , en qualité de second pilote, sur un petit bâtiment marchand qui parcourait les côtes de la Méditerranée.

Certes, rien ne pouvait faire présager encore qu'on taillerait dans la veste du pilote une robe de doyen de la faculté. C'est un fait connu, d'ailleurs, que M. Orfila a l'esprit de ne dissimuler à personne tout ce qu'il y eut de précaire dans sa jeunesse; et chaque jour, en protégeant ses confrères, il prouve que lui aussi, malgré son travail et sa supériorité, se souvient de s'être bien trouvé du patronage illustre d'un savant enlevé trop tôt à sa reconnaissance.

Bien des romans présentent moins d'étrangeté dans les événemens, moins de situations heur-

tées, moins d'imprévu dans le dénouement, que n'en offre la vie que je raconte; et pour ceux de mon âge qui, comme moi, ont assisté à cette suite de lutttes engagées avec la fortune par le talent, pour les témoins de ces victoires remportées par l'opiniâtreté de l'homme qui s'est dit : Je travaillerai, j'arriverai; pour ceux-là, dis-je, c'est un plaisir de voir le sort, contraint à être juste une fois, se laisser arracher par la persévérance ce qu'il refuse si souvent, même aux plus dignes : un nom, une position.

Voilà donc M. Orfila, « obéissant passivement aux impulsions de famille, » à bord d'un bâtiment, rêvant déjà sans doute une autre existence, se demandant peut-être s'il n'était pas appelé à une autre fin.

En 1805, il décide son avenir. Abandonnant la carrière navale, il vient à Valence, étudie avec passion ce qu'il a choisi lui-même, et, une année après, il remporte le premier prix de physique et de chimie. Dès lors sa vocation ne peut plus se méconnaître; il voit se dessiner devant lui un horizon de labeurs, mais de célébrité; les difficultés l'obstruent, il les attaquera de front. Jeune

et de cette nature méridionale si tenace de volonté, de cette organisation qui se raidit, qui sent le Corse, M. Orfila ne s'effraie pas des obstacles; les voir, c'est vouloir les plier; mais pour les vaincre il faut être en leur présence, et l'expilote n'est pas en position de faire les frais de son déplacement et du complément de ses études. Il redouble de travail, on le remarque, c'est ce qu'il voulait; sur un rapport de ses progrès, la junta de Barcelonne décide qu'il sera envoyé à Paris pour y étudier les sciences naturelles; 1,500 f. lui sont alloués: il voit le but, touche Madrid, et le 9 juillet 1807, il entre à Paris.

Il y avait dix mois que M. Orfila étudiait dans cette ville, quand un événement imprévu vint ajouter un nouvel embarras à sa position. Il était écrit que ces années qui, pour tant d'autres, sont des jours de plaisir, seraient pour lui un temps d'épreuves toujours nouvelles. Le 1^{er} mai 1808, la France déclare la guerre à l'Espagne. A cet âge et dans ces circonstances, les querelles de deux gouvernemens pouvaient peut-être l'émouvoir assez peu, mais les 1,500 fr. de pension furent supprimés, et cela le touchait plus directement.

Ne recevant que ces fonds pour vivre et payer les frais de ses études, la position devenait critique. A vingt ans, étranger, perdu dans un pays qui lui devenait ennemi, toujours ardent à suivre la voie qu'il s'était tracée, d'une excellente constitution et sans argent, il dut faire de profondes réflexions ! Il se souvint, plus que jamais alors, qu'il avait un oncle commerçant à Marseille. La situation des affaires fut exposée, et le digne parent consentit à son neveu un budget à peu près semblable à celui que la guerre venait de lui enlever. Il y eut pourtant cette condition que, le diplôme de docteur obtenu, tout envoi de fonds cesserait. L'important pour M. Orfila était d'arriver à ce titre ; il ne comptait que sur lui-même pour le reste ; il avait raison.

Ses études continuèrent donc, toujours laborieuses, toujours couronnées de succès ; et enfin, après les examens les plus brillans, il arriva à la dernière épreuve, la thèse. Il fut reçu docteur. Dans bien des circonstances de la vie, il est une misérable question qui domine les autres de toute sa brutale petitesse, la question d'argent ; et M. Orfila put alors en reconnaître l'impérieuse tyrannie.

De la distinction, un extérieur ouvert, un grand savoir sans pédantisme, un immense désir de l'utiliser, et enfin, comme complément agréable de qualités plus sérieuses, une voix qui fit dire depuis : *que, s'il n'avait pas trouvé la voie de la fortune, il eût trouvé la fortune dans sa voix* ; avec cela, il était permis de rêver un avenir brillant ; mais c'était un avenir, et il s'agissait de vivre au présent.

Or M. Orfila possédait juste SIX FRANCS, avec lesquels il fallait devenir pair de France !

Tel fut pourtant le point de départ du docteur Orfila ; et plus d'une fois il a dû reporter, en soupirant, son souvenir vers ces premières misères, toujours pleines de charme alors qu'elles sont passées.

Certes, il lui fallut un robuste vouloir, une sorte de prescience prophétique, pour persister, avec l'incertitude du succès, à rester et vivre à Paris. Et d'abord il fit un cours de chimie qui lui réussit sous le double point de vue de l'utilité immédiate et future. Ses élèves le firent connaître. Parmi eux se trouvaient Béclard aîné, Jules Cloquet, Edwards, qu'attendait aussi une

célébrité méritée : déjà leur parole avait quelque valeur ; aussi les crut-on quand ils firent l'éloge de leur jeune maître avec la chaleureuse éloquence de l'amitié. M. Orfila dut à ce commencement de renommée d'avoir son entrée dans le monde, qui goûta bientôt sa personne, ses talens et sa voix.

Cette aptitude pour la musique l'avait rapproché de la famille d'un de nos plus célèbres statuaires, et amena, en 1815, son mariage avec mademoiselle Lesueur.

Quoiqu'il n'ait été naturalisé qu'en 1819, on peut, dès 1816, regarder M. Orfila comme définitivement acquis à la France, car de cette époque datent ses dernières relations avec l'Espagne. En effet, il avait offert à la junte de Barcelonne de se mettre à sa disposition, ainsi que l'engagement en avait été pris ; mais il lui fut répondu que les frais de la guerre avaient trop long-temps épuisé la ville pour qu'elle pût trouver les fonds nécessaires à l'enseignement que se proposait d'y fonder M. Orfila. D'autre part, appelé à Madrid en remplacement du professeur Proust, avant d'accepter, il proposa au roi Ferdinand un système qui eût bientôt doté l'Espagne de tous les

professeurs de chimie qui lui manquaient. La proposition fut refusée, et par conséquent M. Orfila demeura délié de tout engagement.

C'est aussi en 1816 qu'on le nomma médecin par quartier de Louis XVIII, titre plus honorifique qu'utile, puisqu'un traitement de 1,500 fr. seulement y était attaché; encore M. Orfila ne le reçut-il que deux ans après sa nomination. Cependant, il n'était rien moins qu'aisé; mais alors, comme depuis, il s'occupait peu du but d'argent, et c'est là faire une louable exception à notre époque fiscale, où le talent est rarement désintéressé et se rapetisse par trop de calculs.

Mais si la fortune n'était pas encore venue pour M. Orfila, du moins la voie des distinctions lui était ouverte. Protégé par M. Dubois, dont on se rappelle l'heureuse influence, il arriva, en 1819, à la Faculté, où sa place était marquée par ses études spéciales sur la médecine légale, qu'il fut appelé à professer jusqu'en 1825, où il passa à la chaire de chimie. En 1820, il avait été nommé membre de l'Académie de médecine.

Après notre belle année 1850, recommence pour M. Orfila une heureuse série d'honneurs et

de dignités : il est nommé doyen de la Faculté, devient, l'année suivante, membre du conseil-général des hôpitaux et hospices civils, puis membre du conseil-général du département ; ce n'était pas tout, il reçoit ses lettres de grande naturalisation, et le conseil royal de l'instruction publique se l'adjoint, en 1854, en remplacement de M. Guénau de Mussy ; la croix d'officier de la Légion - d'Honneur vient compléter cette suite de prospérités ; et enfin, il est promu à la dignité de commandeur, en attendant qu'on prépare la place qui le réclame au Luxembourg.

Je viens de dire les récompenses accordées à M. Orfila, je vais examiner maintenant les travaux qui les lui ont méritées. Pour cela, je dois étudier successivement ce qu'il a fait, et ce qu'il est comme médecin légiste et chimiste, comme administrateur, comme professeur ; et même (on me le passera, je le demande, car cela n'est pas de mon ressort) je veux dire deux ou trois mots de l'homme politique.

Comme médecin légiste et chimiste, les titres de M. Orfila sont les suivans :

Il publia, en 1812, un *Traité des poisons ou Toxicologie générale*, qui fit une vive sensation dans le monde médical. Le nombre immense d'expériences sur les animaux, les théories chimiques clairement exposées, l'appréciation raisonnée des divers contre-poisons firent bientôt de cet ouvrage un classique pour les élèves et un guide sûr pour les praticiens. L'Institut de France donna son approbation à ce travail, et engagea l'auteur à continuer ses recherches (1).

En 1816, parurent deux volumes in-8° sous

(1) La classe des Sciences physiques et mathématiques de l'Institut chargea MM. Pinel, Percy et Vanquelin d'examiner cet ouvrage; M. Vanquelin fut chargé des rapports sur les quatre parties de ce travail.

Je donne des extraits de ces rapports.

Pour la première partie :

«... Un traité complet sur cette matière manquait à la médecine et à la jurisprudence.

« Il était donc nécessaire, pour composer un livre sur cette partie, tel que les connaissances actuelles peuvent le permettre, de se livrer à une suite de recherches très nombreuses et très délicates; c'est ce que M. Orfila a eu le courage d'entreprendre, et

le titre modeste d'*Elémens de Chimie médicale*. Il n'est encore à cette heure aucun ouvrage qui puisse remplacer celui-là pour les élèves en mé-

ce qu'il se propose de poursuivre jusqu'au degré de perfection qu'il lui sera possible d'atteindre, etc.

« La manière dont M. Orfila a exécuté la première partie fait vivement désirer qu'il traite les autres avec le même soin, et les rende publiques aussitôt qu'elles seront terminées. En attendant, nous estimons que le premier volume mérite l'approbation de la classe.

« Signé PINEL, PERCY, VAUQUELIN, rapporteur.

« La classe approuve le rapport, et adopte les conclusions.

« Le secrétaire perpétuel, chevalier de l'Empire,
« G. CUVIER. »

Pour la deuxième partie :

«..... Les recherches dont M. Orfila a composé la seconde partie de son ouvrage étant d'une application si fréquente, si immédiatement utile à la conservation de la vie des hommes et pour la médecine légale; la manière simple et méthodique avec laquelle l'auteur a traité ce sujet intéressant, les peines et les dégoûts dont ce genre de travail est accompagné, détermineront facilement la classe à lui accorder la permission de faire paraître, avec son approbation, cette seconde partie de sa Toxicologie,

decine. Modifié et augmenté à chaque édition, il représente aujourd'hui l'état de la science et toutes ses connexions si nombreuses avec l'art

en l'engageant à redoubler de zèle pour traiter avec le même soin la troisième partie, qui doit contenir les poisons végétaux et animaux.

« Signé PINEL, PERCY, VAUQUELIN, rapporteur. »

Pour la troisième et la quatrième partie :

« Pour composer ces deux dernières parties de son ouvrage M. Orfila a fait plus de huit cents expériences; il s'est constamment occupé de ce travail pendant trois ans. Il lui a fallu souvent passer des nuits entières pour soigner les animaux soumis aux essais, et beaucoup de courage pour surmonter le dégoût qui accompagne un aussi triste métier; enfin, il a dû dépenser des sommes considérables, pour acheter les animaux et préparer les poisons dont il a fait connaître les effets. Les deux premières parties de cet ouvrage intéressant ont obtenu le plus grand succès en Allemagne, en Angleterre et en Italie. Ces notions ont confirmé le jugement que l'Institut en avait porté, comme on peut le voir dans les journaux scientifiques qui en ont rendu compte.

« Nous espérons que ces deux dernières parties, non moins intéressantes, et qui ont exigé encore

médical (1). Six éditions ont été épuisées ; cet ouvrage est maintenant en trois volumes.

En 1820, M. Orfila publia trois volumes de plus de sagacité et de soins, ne seront pas moins bien accueillies des savans, et augmenteront l'estime que mérite l'auteur.

« Signé PERCY, PINEL, VAUQUELIN, rapporteur. »

(1) Voici un extrait de l'analyse de cet ouvrage, qui fut imprimée dans le *Journal universel des Sciences médicales* :

«..... Un ouvrage de chimie médicale peut donc inspirer des craintes. Le titre de celui que nous annonçons peut en faire naître, sa lecture les dissipera. M. Orfila sait résister à l'ascendant impérieux qu'exerce sur les meilleurs esprits l'objet habituel de leurs études et de leurs méditations, et quoique professeur de chimie, il reste constamment médecin. Il retient constamment la chimie dans les bornes qu'elle doit respecter....

«.... L'ouvrage de M. Orfila sera utile au médecin, qui trouvera réunies bien des connaissances qu'il serait obligé de chercher dans des ouvrages différens, et qui lui sont présentées dans celui-ci avec l'ordre et la mesure qui distinguent le chimiste accoutumé à voir la nature ailleurs que dans son laboratoire.

Leçons de Médecine légale, dans lesquels se trouve la réponse à toutes les questions qui peuvent être soulevées sur cet important sujet. Cet ouvrage eut un grand succès à son apparition. Qui, du reste, mieux que M. Orfila, était en position d'enrichir cette partie de la science? Appelé fréquemment devant les tribunaux pour éclairer la justice sur les faits les plus obscurs et les plus difficiles, ayant fait de cette branche de la médecine l'occupation de toute sa vie, c'était à lui qu'appartenait de vérifier l'exactitude des faits avancés par tous ceux qui avaient écrit sur la matière.

Peu satisfait de quelques solutions, il se livra à des expériences nombreuses, à des recherches souvent pénibles qui lui permirent de décider des questions du plus haut intérêt. Tout ce qui a rapport au viol, à la viabilité du fœtus, aux asphyxies par submersion, suspension, à l'histoire des blessures, des taches de sang, de l'empoisonnement, fut traité par lui d'une manière infiniment plus précise et plus complète qu'on ne l'avait fait jusque-là (1).

(1) Non seulement mon opinion sur les ouvrages

Nous devons encore à M. Orfila deux volumes sur les *Exhumations juridiques*, composés avec de M. Orfila est basée sur une lecture attentive et consciencieuse; mais, pour prouver davantage qu'elle a et de la justice et de la justesse, je cite des extraits d'analyse faite dans les journaux rédigés par toutes les sommités médicales. Les *Archives générales* s'expriment ainsi sur les *Leçons de Médecine légale* :

« Le livre de M. Orfila est écrit avec clarté et concision. Il renferme, dans le moins de pages qu'il soit possible, tout ce que la science présente de positif. Il a su échapper à cet écueil où sont tombés quelques auteurs de médecine légale de notre époque qui, envisageant sous un faux jour les fonctions de médecin-expert, et paraissant presque toujours plaider pour les accusés, prétendent que la décision médicale doit être négative lorsqu'elle ne peut être complètement affirmative ; indépendamment des lumières qu'il a répandues sur un grand nombre de questions par ses propres recherches , l'auteur aura utilement servi la science , en lui imprimant une marche sévère qu'on n'observe pas dans les traités de médecine légale antérieurs au sien , et en indiquant les lacunes qu'elle présente encore , au lieu de s'efforcer de les remplir et de les dissimuler à l'aide de raisonnemens subtils ou d'hypothèses gratuites »

M. Lesueur, et enfin une foule de Mémoires et des travaux sans nombre : de *l'Existence du Picromel dans les Calculs biliaires*, *Secours à donner aux Empoisonnés*, *Questions relatives à l'Alun calciné*, de *l'Action des Sulfures d'Arsenic*, de *Plomb*, de *Cuivre* et de *Mercure sur l'Economie animale*, *Réponse aux Bourguemestres et aux Echevins de Bruges sur les Moyens de reconnaître la présence du Sulfate de Cuivre dans le Pain*, *Mémoire sur le Sang considéré sous le rapport médico-légal*, *Note sur les Effets du Suc de Mancenilier*, sur les *Moyens de constater la présence de l'Antimoine*, du *Cuivre* et du *Plomb* dans un mélange de divers liquides, *Coup d'œil sur les Travaux faits en Chimie et en Pharmacie*, *Note sur l'Empoisonnement par l'Oxide blanc d'Arsenic* (1824.)

Toutes ces recherches furent insérées dans des Mémoires ou dans les divers journaux de médecine, ainsi que les suivans : *Recherches sur les nombreux Cas de Médecine légale*, sur *l'Opium*, la *Morphine*, *l'Acide Cyanhydrique*, le *Sublimé corrosif*, *l'Infanticide*, etc., etc., et enfin ses *Expériences toutes nouvelles sur les Empoisonnemens par l'arsenic*.

On comprend qu'il est impossible, dans une publication comme celle-ci, d'analyser d'aussi nombreuses productions. Je suis loin d'avoir tout cité ; mais j'ai voulu en énumérer un nombre assez imposant pour qu'on pût apprécier si, comme l'ont dit quelques-uns, M. Orfila n'a pas justifié par assez de travaux médicaux la position qu'il occupe à la Faculté de Paris.

Comme administrateur.

Depuis le 1^{er} mai 1851, jour de son installation comme doyen, M. Orfila n'a-t-il pas déployé un véritable talent et une rare sollicitude pour l'administration de l'Ecole ? Son crédit, son temps, son intelligence, il a mis tout cela au service de choses positives, d'améliorations matérielles que lui seul peut-être pouvait obtenir. En voici une énumération succincte :

La Faculté possédait un jardin de botanique de la contenance d'un seul arpent, et devenu trop petit en raison du nombre des élèves. Au moyen de la cession par lui faite de ce terrain à la ville de Paris, à l'effet d'y prolonger la rue Racine, le doyen obtint du gouvernement sept arpens pris dans la portion Est de la pépinière

du Luxembourg. Ce terrain fut affecté à un nouveau jardin de botanique médicale, infiniment préférable à l'ancien sous tous les rapports, et dont les élèves ont pu jouir depuis le commencement de 1855.

Non content d'avoir gagné au change en cédant le jardin de l'Ecole, M. Orfila, qui connaît parfaitement le prix de l'argent, alors qu'il ne s'agit pas de lui, avait fort bien vendu à la ville le terrain précité au prix de 510,000 fr., et s'était de plus fait allouer 500 autres mille francs par le ministère.

C'est avec ces 610,000 fr. qu'a été élevé, sur l'emplacement du vieux bâtiment de Saint-Côme, le bel Hôpital-Clinique qui fait face à l'Ecole ; mais cette somme, bien que fort considérable, n'aurait pas encore suffi si M. Orfila n'eût obtenu de l'administration des hospices qu'elle prît à sa charge environ 200,000 fr., montant des frais de l'ameublement dudit hôpital.

C'est là que, sous la direction de M. Paul Dubois, a été instituée une clinique d'accouchement qui manquait jusqu'alors aux élèves de quatrième année pour l'épreuve orale qui fait partie du

cinquième examen. Deux autres professeurs, MM. Rostan pour la médecine, et Cloquet pour la chirurgie, y exercent aussi leurs élèves au diagnostic direct.

Mais de toutes les améliorations et institutions nouvelles qui doivent leur naissance ou leur développement aux soins incessans de M. Orfila, il n'en est aucune qui lui ait acquis de plus justes titres à la reconnaissance de l'Ecole que l'installation du Muséum-Dupuytren. En cette affaire, M. Orfila a déployé autant d'adresse que de zèle, et le succès a répondu à sa persévérance.

Par testament, Dupuytren avait légué 200,000 francs pour la création d'une chaire d'anatomie pathologique, science qu'il avait si long-temps professée lui-même; il était mort sans avoir modifié son legs conformément à sa propre intention et à l'idée que lui avait donnée M. Orfila, de former, au lieu d'une chaire, un musée qui porterait son nom. Eh bien ! M. Orfila entreprit et réussit à réaliser à la fois le projet de Dupuytren et le sien. Il y eut une chaire et un muséum. Mais pour arriver à ce résultat, que de démarches ne fallut-il pas, et auprès du conseil-

universitaire, et auprès des héritiers de Dupuytren ?

Enfin, pendant que l'influence du doyen enlevait l'acquiescement du conseil, l'homme du monde insistait pour de nouveaux sacrifices près du gendre de Dupuytren, et en obtenait une dernière somme de 15,000 fr., nécessaire à l'entier accomplissement du projet.

Le 2 juillet 1855, fut arrêtée la création du Muséum-Dupuytren, qui, au bout de quelques mois, était en état d'être livré à l'étude. On y trouve une collection immense des altérations organiques et des anomalies de conformation primitive.

Ce Muséum, en comblant une immense lacune, a rendu à l'humanité et aux jeunes médecins un important service; aussi le nom de M. Orfila est ici inséparable de celui de Dupuytren : c'est dire qu'il a droit à la même estime.

Il suffit aussi de visiter maintenant les bâtimens destinés aux dissections, et de les trouver parfaitement aérés, dallés en pente, pourvus de fontaines, garnis de tables fixes en fer, et enfin tenus avec la plus stricte propreté, pour sentir

combien des pavillons ainsi établis doivent heureusement influer sur la salubrité générale du quartier, et sur la santé des nombreux élèves qui les fréquentent.

Or, c'est à la direction imprimée par le doyen qu'on est redevable de ce bienfait ; je ne crains pas de dire ce mot.

Pourtant M. Orfila n'a pas borné là ses utiles fondations. Convaincu que l'étude de la chimie demeurerait incomplète tant qu'elle se bornerait, pour l'étudiant, à des connaissances théoriques, il a fait disposer un local où peuvent s'exercer constamment aux manipulations chimiques deux cents élèves de première et de deuxième année, dans le but de se préparer au premier examen, qui traite surtout de la chimie. Leurs essais y sont dirigés par M. Lesueur, chimiste plein de savoir, nommé chef des travaux dès 1858.

En résumé, sans grever en rien la caisse de l'École, M. Orfila a trouvé l'emploi, depuis dix années, d'une somme de 810,000 fr. Ce chiffre nous semble un assez bel éloge pour un administrateur.

Enfin, en terminant ce tableau, si honorable pour M. Orfila, je ne dois pas oublier qu'en dehors de l'École, il a complété sa mission d'homme utile à tous, en fondant, il y a déjà sept ans, une Société de Secours mutuels pour les médecins.

En 1840, il a été réélu président de cette association.

Je ne crains pas de dire encore que c'est aux mesures provoquées par M. Orfila, qu'on doit toutes les garanties du savoir des jeunes médecins. Qu'on en juge :

Avant lui, pour obtenir le titre de docteur, le diplôme de bachelier-ès-lettres, cinq examens d'un quart d'heure à vingt minutes chacun, et une thèse au choix de l'élève, suffisaient. Grâce au doyen il faut maintenant le diplôme de bachelier-ès-lettres et celui de bachelier-ès-sciences, pour prétendre au doctorat; puis cinq examens de trois quarts d'heure chacun; de plus, pour le second (Anatomie), une préparation anatomique et des épreuves sur le cadavre, en présence des professeurs; pour le quatrième (Matière médicale, Thérapeutique, Médecine légale,

Hygiène), un rapport médico-légal et des formules pharmaceutiques présentés et rédigés séance tenante; pour le cinquième, l'interrogation des élèves au lit du malade; l'examen d'un cas médical et d'un cas chirurgical (l'élève est tenu d'indiquer, devant ses juges, quelle est la maladie — diagnostic — sa marche présumée, son issue probable — pronostic — et enfin ce qu'il convient de faire pour la guérir ou la pallier, — traitement). Enfin, la dernière épreuve, la thèse, est maintenant tirée au sort. Quatre questions, sur diverses branches de la médecine, sont proposées au candidat, ce qui n'exclut pas la possibilité de traiter un sujet à son choix; et encore l'élève doit-il répondre à ce qui a trait à la médecine tout entière.

Sont-ce là, en effet, des garanties de savoir? Oui, sans doute. L'élève peut rencontrer juste une fois, deux fois même, savoir peu et répondre passablement; mais être heureux à huit examens, s'enchaînant, se liant, dépendant les uns des autres, le dernier impossible à étudier si l'on ne sait le premier, le troisième si l'on ne sait le second, etc! Je le répéterai, et cela d'autant

plus que quelques gens étrangers à la science semblent, en cette époque, tendre à la déprécier; à l'heure qu'il est, on ne peut devenir docteur en médecine et être un ignorant. Il n'y a pas une carrière où les épreuves soient aussi nombreuses que dans la carrière médicale, et il n'y a pas une école en Europe où elles soient aussi nombreuses et aussi difficiles qu'à la Faculté de Paris.

Cette considération, qui paraît d'abord de peu de valeur, a cependant une immense portée : combien de jeunes médecins s'en retournent, leur diplôme obtenu, exercer l'art dans des villages, des petites villes éloignées du centre, et disposer ainsi de l'existence de quelques milliers d'individus? N'est-il donc pas indispensable qu'ils soient à la hauteur de la science telle qu'elle est professée aujourd'hui? Sans doute, malgré ces bonnes institutions, tous ne seront pas de grands médecins, la différence d'intelligence et de capacité l'explique; mais si quelques-uns seulement ont le génie médical, tous maintenant auront la pratique et le savoir.

Cette immense amélioration, c'est à M. Orfila qu'on la doit.

Bien aussi que ce ne soit pas une chose dont

on puisse tirer grande vanité, je dois constater, pour être juste, que M. Orfila est certainement doué d'une rare fermeté de caractère.

En 1835., lors d'un concours pour une chaire vacante, les élèves, mécontents du choix des juges, avaient manifesté leur opinion en brisant les vitres, enfonçant les portes et déchirant les robes, ainsi que cela s'est pratiqué de tout temps dans les écoles à pareil sujet, ce qui n'en est pas mieux, il faut de dire. La Cour était pleine de cris et de huées. Des : A bas celui-là ! Vive celui-ci ! retentissaient sous les fenêtres du doyen ; le tumulte allait en augmentant, et l'on pouvait hésiter sur le parti à prendre. M. Orfila descendit, se présenta aux élèves, et par des paroles d'une énergique modération essaya de les ramener aux sentimens de respect dus à la décision de leurs professeurs. Y réussit-il, et les élèves avaient-ils raison ou tort ? c'est ce que j'examinerai en son lieu ; mais n'y a-t-il pas quelque mérite à se poser ainsi, calme, sans colère comme sans forfanterie, en face de masses irritées, jamais mauvaises au fond, mais souvent dangereuses pour le moment ?

Ce n'est pas la seule fois que j'aie vu M. Orfila opposer ainsi une courageuse adresse à quelques centaines de jeunes têtes exaltées ; il sait merveilleusement, par un mot juste, mettre de son côté la majorité de ceux qui l'entendent, et pousser, par sa seule force morale, cette majorité à faire elle-même justice d'une minorité plus tenace.

J'ajouterai que jamais, dans les circonstances les plus difficiles, il n'a requis ni même souffert dans l'école l'intervention de la force armée, et que par cette conduite il a rendu aux familles un immense service.

Combien, en effet, sans cette paternelle prudence, combien de jeunes gens, recommandables d'ailleurs, auraient pu, en s'asseyant sur les bancs de la police correctionnelle, encourir la perte d'inscriptions durement acquises, ou, qui pis est, leur radiation de l'Université !

Comme professeur.

M. Orfila est certainement un de ceux qu'on a le plus de plaisir à entendre. Il se présente avec hardiesse et dignité, il a la parole facile, l'expression juste et pittoresque, l'explication claire ; il dit avec grâce, son geste est mesuré et se ré-

pète peu ; son organe vibrant sonne à l'oreille comme un cuivre , et il m'est arrivé quelquefois de laisser passer les idées en admirant la voix.

J'accorde qu'il n'y ait pas là de quoi se récrier, mais c'est quelque chose pourtant. M. Orfila, chargé de l'enseignement d'une des sciences accessoires de la médecine (la chimie), professeur, surtout pour les élèves qui commencent, n'est-il pas heureux qu'il réunisse les qualités désirables pour faire oublier l'aridité des premières études par la facilité qu'il leur donne et le charme qu'il y répand ? Il ne faut qu'avoir effleuré la médecine, cette science immense, pour savoir ce qu'il y a, dans les commencemens, de difficultés à vaincre, d'ennuis, de dégoûts pour des théories difficiles à comprendre et à retenir. Car, il faut le dire, et je le développerai plus tard, dans les écoles en général, en nommant un professeur, on considère toujours plus s'il sait, que s'il pourra transmettre ce qu'il sait ; s'il a le mérite de l'érudition, que s'il a le talent de l'enseignement. C'est un grand tort, et dont les élèves souffrent. Il est à l'École même tels hommes dont la vie, la personne et les actes me semblent irréprochables,

dont le vaste savoir et les laborieux travaux m'inspirent le plus grand respect et la plus sincère admiration, mais devant lesquels, en conscience, je suis forcé d'avouer que ce sont les plus pauvres professeurs qui se voient.

Faire écouter avec plaisir des théories et des faits de difficile digestion, donner de l'attrait à ce qui en manque, faire toucher du doigt les plus âpres détails, rendre clair ce qui l'est peu, évident ce qui ne l'est pas, agréable ce qui fatigue, attachant ce qui ennuit, tenir l'élève toujours désireux de savoir la suite: c'est un talent que peu de professeurs ont le droit de revendiquer, et auquel M. Orfila peut prétendre plus que personne.

Comme examinateur, M. Orfila a parmi les élèves une telle réputation d'intégrité et de sévérité, que, tout en le craignant, ils le désirent pour juge.

Personne ne niera non plus, je crois, qu'une réclamation juste et convenablement formulée n'ait été toujours bien et promptement accueillie par M. Orfila. Il est constamment prêt à rétracter toute fausse décision, s'il lui est démontré qu'on l'a trompé ou qu'il s'est trompé.

Mais il exige qu'on lui démontre son tort, et

cela seul en constitue un pour certaines gens, qui doivent nécessairement ignorer qu'un homme capable a la conscience de ce qu'il peut, et que tout en sachant être faillible, il veut qu'on lui prouve qu'il a vu faux (1).

Enfin, puisque quelques gens, trop peu instruits pour attaquer le savant, s'en sont pris à l'homme politique, question où il est toujours facile de prêter des torts : celui d'avoir une opinion quand on la manifeste; celui de n'en point avoir quand on ne se mêle que de ses travaux et non de ceux des gouvernans : examinons.

Tout homme d'intelligence doit faire servir cette intelligence au bien du pays : cela est beau et vrai. Mais n'est-ce donc pas servir le pays, que

(1) Je consulte souvent l'opinion de nombreux élèves sur quelques-uns de leurs professeurs, afin de la comparer à la mienne. Il y a dans cette appréciation, faite par un grand nombre de jeunes gens instruits, un moyen presque certain de ne point commettre d'erreur; et comme je ne suis mu que par un but de vérité, que je ne suis lié par aucun engagement, que j'ai mon franc parler enfin, je désire qu'on interroge, comme je l'ai fait, la jeunesse médicale; on pourra s'assurer ainsi que la conformité de son jugement sur M. Orfila avec le mien est tel, qu'il semble que je ne me sois fait que son écho.

de former des gens capables de lui être utiles ?

On a reproché à M. Orfila de se rallier à tous les pouvoirs : je dirai plutôt que tous les pouvoirs sont venus à lui ; car jamais il n'a fait preuve qu'il voulût être d'aucun parti , si ce n'est celui de la justice et de la raison. Je sais qu'on a cité certaine mission qui dénote , de la part du gouvernement, une grande confiance (1). Mais eût-on mieux aimé, par hasard, que M. Orfila se fût conduit de manière à ne pas la justifier ? Cette confiance ; quand toutes les opinions l'accordent à un homme ; c'est quelles ont foi en son honneur.

Ceux qui ne sont liés à aucun drapeau , et que tous réclament, sont, ou d'une haute valeur, ou d'une vaste influence.

D'ailleurs, si quelques lettrés et savans illustres, se sont crus appelés à un grand rôle politique, l'expérience démontre qu'un professeur érudit n'est bien souvent qu'un fort triste homme d'État. En effet, la science a une base et un but trop humanitaires, pour pouvoir se rapetisser aux mesquines proportions d'un parti. Sans doute, le vrai savant est toujours un homme de

(1) Voyage à Blaye.

paix et de progrès pacifique, mais son opinion ne saurait avoir de nom spécial; placé au centre des partis, il touche à tous par ce que chacun a de bon.

De plus, pour avoir le droit de dire à un homme qu'il est de tous les partis, il faut qu'il les ait soutenus de sa plume, de son épée, ou de son talent; mais la vie tout entière du médecin n'est-elle pas à l'étude d'une science qui ne doit voir que des hommes où le monde voit des partis.

Eh bien donc! M. Orfila est médecin érudit, chimiste distingué, professeur remarquable, administrateur très habile; puis, avant tout, et par-dessus tout, homme intègre et savant consciencieux. Il a conquis la place qu'il occupe par un travail soutenu pendant trente ans. Sans nom, il s'en est fait un; sans autre titre que sa science, il est devenu doyen de la première Faculté du monde. A ceux donc qui lui font un tort de n'être pas né en France, je me crois en droit de répondre qu'ils ont raison de s'en plaindre, car c'est un homme qui ne peut que faire beaucoup d'honneur au pays.

EXTRAIT DU PROSPECTUS.

..... Combien de gens du monde ignorent jusqu'au nom de nos gloires médicales et chirurgicales? Chaque profession a son théâtre, son arène de publicité : le Soldat a le bulletin ; l'Avocat, la barre et les journaux ; l'Artiste, le Louvre ; le Banquier, la Bourse ; le Marchand, l'enseigne et la réclame ; le Médecin n'a guère que l'hôpital, triste lieu de passage pour des douleurs ignorées qui ne lui rendent pas en renom ce qu'il leur donne en dévouement. Plus qu'à tous ces hommes que nous venons de citer, l'humanité lui doit des services, et plus qu'eux tous il reste ignoré, car le pauvre oublie vite la main qui l'a guéri, si une autre souffrance ne vient la lui rappeler.

Mais ce n'est pas à une renommée d'affiches, ce n'est pas à une célébrité de journaux, ce n'est pas à des illustres de coin de rue que nous faisons appel : nous voulons une œuvre honorable, et pour cela nous demandons le concours d'hommes honorés...

(Tout exemplaire doit être paraphé du Rédacteur et de l'Éditeur.)

Il paraît chaque semaine une Livraison format grand in-18, contenant 36 pages de texte, avec un Portrait par Victor Dollet.

Prix de chaque Livraison : 50 c. ; Départemens, 60.

(L'Ouvrage comportera environ 100 Livr.)

Tout Souscripteur à vingt Livraisons les recevra à domicile, et franco. 10 Livraisons formeront un volume.

(Une boîte extérieure reçoit ce qui a rapport à la rédaction, rue St-André-des-Arcs, 39).

Sous presse : M. VELPEAU.

NOTA : Toute demande des Départemens doit être accompagnée d'un Mandat à vue sur le Trésor ou sur la Poste. *(Affranchir.)*